

Les Carthaginois, marins et agronomes

Jean-Paul Thuillier

Professeur à l'École normale supérieure Directeur du département des sciences de l'Antiquité

À l'époque – tout de même pas si ancienne... – où l'on faisait régulièrement du latin dans les lycées, on ne pouvait guère ignorer le monde de Carthage. Il était en effet inévitable de traduire l'Énéide, et les premiers chants de l'épopée nous amenaient directement à Carthage où le prince troyen allait séduire et abandonner la princesse tyrienne. Didon, ou plutôt Éliッサ, arrivée de Phénicie, venait en effet de fonder sur le sol de l'Afrique, juste au nord de Tunis, en 814 avant notre ère selon la tradition, la colonie qui allait menacer Rome elle-même tout au long de trois guerres puniques. Nous découvrons les joies de l'adjectif verbal avec la célèbre phrase prononcée par Caton l'Ancien au retour d'une ambassade : Carthago delenda est, « Carthage doit être détruite », ce que n'allaient pas manquer de faire les troupes romaines menées par Scipion Émilien en 146 avant notre ère. Cependant, un siècle plus tard, Carthage devait renaître de ses cendres pour devenir la capitale de l'Afrique romaine, une des plus grandes villes de l'empire, une métropole de la chrétienté dont saint Augustin fut la figure la plus marquante... Confrontant le mythe fondateur et les découvertes archéologiques, Jean-Paul Thuillier vous invite aujourd'hui à découvrir la civilisation carthaginoise.

Carthago n'est que la transcription du phénicien *qarthadasht* qui signifie « ville nouvelle, ville neuve » : ce type de nom est d'ailleurs celui de dizaines de colonies fondées à toutes les époques, depuis *Neapolis* qui est devenue Naples jusqu'à New York qui fut d'abord en 1625 la *Neuwe Amsterdam*. Plus tard, au III^e siècle, lors de son expansion en Espagne, Carthage va d'ailleurs fonder *Carthago Nova*, Carthagène, qui n'est donc que la nouvelle « nouvelle ville ». C'est que Carthage était une colonie de Tyr, un des plus grands ports phéniciens, sur la côte de l'actuel Liban.

Une légende fondatrice...

Le fait qu'une légende soit attachée, comme pour Rome, à la naissance de cette cité révèle aussitôt son importance – et d'ailleurs les points communs aux deux mythes, romain et carthaginois, ne manquent pas. Selon l'historien Justin – II^e-III^e siècle de notre ère –, qui nous a livré un récit détaillé de cette aventure, la (déjà) malheureuse princesse Éliッサ a dû quitter sa belle ville de Tyr à la suite de l'assassinat de son mari. Avec quelques compatriotes, elle fait escale à Chypre où l'on enlève environ quatre-vingts jeunes femmes pratiquant la prostitution sacrée : c'est un rite que l'on retrouve souvent dans les sanctuaires phéniciens, mais cela rappelle surtout l'enlèvement des Sabines qui permet à Romulus de fortifier l'avenir de l'*Urbs*. Poursuivant sa route vers l'ouest, la flotte des exilés tyriens parvient dans le golfe de Carthage, lieu stratégique sur le plan géopolitique : entre Carthage et la côte occidentale (africaine !) de la Sicile – là où se jouera le sort de la première guerre punique, en 264 aux îles Aegates – il n'y a guère que deux cents kilomètres, et l'on peut ainsi contrôler le passage entre les deux bassins de la Méditerranée.

Les Tyriens et leur princesse jouent au plus fin avec les indigènes : « Éliſsa ſollicita l'amitié des habitants qui voyaient avec joie, dans l'arrivée de ces étrangers, une occasion de trafics et de mutuels échanges. Elle accepta autant de terrain qu'en pourrait couvrir une peau de bœuf, pour y faire ſe reposer, juſqu'au moment de ſon départ, ſes compagnons fatigués par une longue navigation ; puis elle fit couper la peau en lanières très minces et occupa ainſi plus d'eſpace qu'elle n'en avait demandé. De là vint plus tard à ce lieu le nom de *Byrsa* (bœuf). Puis, attirés par l'eſpoir du gain, les gens du voiſinage, accourant en foule apporter aux étrangers force marchandiſes, ſ'établirent chez eux et, de cette foule d'hommes, il ſe forma une ſorte de cité. » Ce récit, où apparaît le mot *Byrsa* qui désignera la citadelle de la ville punique ſur laquelle ſ'élevait le temple d'Eſchmoun, nous livre déjà les principaux traits d'un peuple ſ'adonnant à la navigation et au commerce – mais peut-être eſt-ce une image un peu ſtéréotypée. En tout cas, comme il arrive ſouvent dans ces légendes de fondation, l'installation des nouveaux colons connaît encore un ſoubresaut : « On trouva dans les premières fondations une tête de bœuf, augure qui indiquait un ſol fertile mais difficile à cultiver et une ville vouée à un perpétuel eſclavage. On transporta donc la ville en un autre endroit. Là, on trouva une tête de cheval, ce qui ſignifiait que le peuple ſerait belliqueux et puissant, et l'on mit la ville ſur cet emplacement de favorable augure » (Juſtin, 18,5). Cette tête de cheval va d'ailleurs devenir, avec le palmier, le véritable ſymbole de Carthage, que l'on verra en particulier ſur les monnaies puniques émises en Sicile, dans le territoire désormais contrôlé par les Carthaginois. Cependant, le parallèle avec l'*Urbs* ſe prolonge : les Romains expliquaient que leur ville ſerait la « capitale » du monde puisqu'on avait trouvé une tête d'homme appelé *Olus* (Aulus) en creusant les fondations du Capitole : n'y avait-il pas là d'ailleurs l'étymologie de ce terme, venu de *Caput Oli* ?...

... que ſemblait démentir la réalité ſur le terrain

Juſqu'à une date très récente, et malgré tous leurs efforts en ce ſens, les archéologues ne pouvaient trouver à Carthage la moindre trace d'occupation antérieure à la fin du VIII^e ſiècle. Qu'il ſ'agiſſe des nécropoles pourtant fouillées ſur une vaste ſurface ou du *tophet*, ce ſanctuaire très particulier dont nous allons reparler, aucune pièce du mobilier, aucune céramique, témoin dateur par excellence, ne remontait au-delà de 700 ; pour prendre ce ſeul exemple, ſur les pentes de la colline même de *Byrsa*, la miſſion archéologique française dirigée par Serge Lancel a mis au jour dans les années 1976-1980 pluſieurs tombes archaïques dont aucune n'était antérieure au deuxième quart du VII^e ſiècle. Il y avait donc un écart de plus d'un ſiècle entre les textes littéraires et les ſources archéologiques, ce qui a longtempſ ſuſcité l'irritation. Mais on aurait tort de verſer dans la tendance hypercritique qui a sévi au début du XX^e ſiècle et qui conduisait les hiſtoriens modernes de l'Antiquité à ſuſpecter les auteurs anciens. À Carthage, comme à Rome où certains croient même retrouver aujourd'hui les traces de Romulus, on conſtate la véracité de la tradition littéraire. En effet, des fouilles effectuées ces deux dernières décennies par l'Institut archéologique allemand et l'univerſité de Hambourg ont fait apparaître l'exiſtence d'un habitat archaïque remontant au deuxième quart du VIII^e ſiècle : autant dire qu'on effleure la date traditionnelle de fondation. Ces découvertes ont été faites dans le quartier dit de Dermech, entre le littoral et la colline de *Byrsa*, notamment ſous l'artère principale eſt-oueſt de la ville romaine, le *decumanus maximus* : les couches puniques étaient fort bien conſervées ſous cette voie et on a pu ſuivre le déroulement des constructions juſqu'à la chute de la ville en 146. Avec la miſe au jour de pluſieurs unités d'habitation ouvrant ſur une rue, avec la découverte d'un mobilier céramique important, ſoit indigène, ſoit importé de Grèce (Eubée) ou d'Italie (Iſchia), on ſe rend ainſi compte qu'on a affaire à une ville dès les origines et non pas à un ſimple comptoir provisoire : la légende de fondation ne nous avait (preſque) pas trompés...

Un peuple de navigateurs et de marchands

L'expédition d'Éliſſa de Tyr à Carthage ſ'inscrit en fait dans une longue tradition qui pouſſait les

Phéniciens vers l'ouest de la Méditerranée, à la recherche en particulier des métaux ; tel est bien leur but principal, tout comme les colons grecs gagnant l'Italie quelques années après la fondation de Carthage cherchaient d'abord le fer des Étrusques – l'île d'Elbe étant particulièrement visée : une vraie mine de fer dans la mer. Les Phéniciens avaient sans doute trouvé leur Eldorado au sud de l'Espagne, dans la basse vallée du Guadalquivir ; la tradition voulait qu'ils eussent déjà fondé à la fin du XII^e siècle Gadès (Cadix), Lixus au Maroc et même, tout près de la future Carthage, Utique qu'illustrera un autre Caton. Les Carthaginois vont reprendre le flambeau, et la première image que l'on garde de ce peuple est bien celle de navigateurs et de marchands. On attribue aux Puniques de grandes explorations, qui auraient longé les côtes atlantiques, vers le nord et vers l'Afrique. Le « périple d'Hannon » – connu par un manuscrit grec – effectué à l'époque « où Carthage était la plus florissante » est particulièrement célèbre. Le manuscrit commence par les mots suivants : « Voyage d'Hannon, roi des Carthaginois, aux terres d'Afrique qui s'étendent au-delà des colonnes d'Héraklès, relation qu'il a fait graver dans le sanctuaire de Baal, comme il suit. » Si on ne conteste guère la réalité de ce voyage, l'identification des différentes étapes et du but ultime a fait couler des flots d'encre : sans doute Hannon est-il allé jusqu'au cap Jubu – ville du Sahara marocain, non loin de l'actuelle Tarfaya –, mais certains voudraient même qu'il ait poussé jusqu'au fond du golfe de Guinée...

Quant au marchand phénicien ou carthaginois, c'est un personnage qui revient dans toute la littérature antique, d'Homère à Plaute, et son portrait n'est jamais exempt de traits caricaturaux ou même franchement péjoratifs. Le Poenulus de Plaute, le « petit Punique » qui s'appelle encore Hannon – c'est le M. Smith carthaginois – a l'avantage de nous parler dans un sabir qui évoque la langue punique. Quant à Homère, il nous décrit ainsi les marchands phéniciens à travers le récit du porcher Eumée : « On y vit arriver des gens de Phénicie, de ces marins rapaces qui, dans leur noir vaisseau, ont mille camelotes. » (*Odyssée*, 15, 415-416) ; quelques siècles plus tard, le négociant carthaginois ne devait guère apparaître différemment. De ces activités commerciales multiples, on ne retiendra ici que les amphores puniques, qui présentent souvent une forme allongée très caractéristique, et que l'on trouve sur de nombreux littoraux de la Méditerranée. On connaît même des amphores du III^e-II^e siècle, qui portent le timbre « Magon » – avec Hannon, un nom punique très répandu, nous le reverrons – écrit en lettres grecques : le grec étant la langue internationale de la Méditerranée hellénistique, les marchands de vin ou d'huile africains voulaient sans doute ainsi séduire plus facilement les clients d'outre-mer. Et à la même époque les Carthaginois buvaient eux-mêmes l'excellent vin de Rhodes, comme en témoignent les nombreuses anses rhodiennes coudées découvertes à Carthage. À l'époque archaïque, c'est la céramique et les produits de Corinthe et d'Étrurie que l'on trouvait en quantité sur ce même sol.

Un empire de la mer...

Réduire l'activité de ces navigateurs puniques à de simples trafics commerciaux serait une grossière erreur. Les Puniques ont pris au VI^e siècle le contrôle d'une partie de la Sardaigne (Nora, Tharros, Sulcis) et surtout de toute la zone occidentale de la Sicile : le spectaculaire îlot de Motyè qui vient de livrer une étonnante statue de marbre grec, Marsala-Lilybée au large de laquelle on a découvert l'épave d'un navire de guerre punique muni d'un éperon, le mont Eryx, Palerme et Solonte – le reste de la Sicile était occupé par les colonies grecques. Mais cette hégémonie méditerranéenne se manifeste aussi par des victoires navales et des traités : ainsi, vers 535, les Carthaginois alliés aux Étrusques de Caeré remportent sur les Phocéens (et les Marseillais ?) la victoire navale d'Alalia (Aléria) qui leur permet de chasser ces rivaux grecs de Corse. L'alliance avec les Étrusques fonctionne bien : quelques années plus tard, les trois célèbres lamelles d'or de Pyrgi (un des ports de Caeré) nous montrent qu'une petite colonie de négociants puniques est installée là avec l'accord des indigènes toscans dirigés par un certain Thefarie Velianas, tyran de son état, et qu'elle est y placée sous la protection de la déesse Astarté. Ces relations étrusco-puniques étaient si idylliques qu'Aristote les citera en exemple : si les traités commerciaux, écrit-il dans sa *Politique*, suffisaient à former une cité, alors Étrusques et Carthaginois seraient comme des citoyens d'une seule cité. Plus surprenant, l'historien grec Polybe

nous apprend qu'un premier traité est signé en 509 entre Carthage et Rome qui n'est plus une simple bourgade : mais c'est manifestement la capitale punique qui « tire les ficelles » puisque, tout en concédant certains droits aux Romains autour de ses possessions de Sicile et de Sardaigne, elle leur interdit de naviguer au-delà du « Beau Promontoire » (certainement le cap Bon).

Tous ces exploits sur mer pourraient laisser supposer que Carthage disposait d'installations portuaires très développées dès le VI^e siècle. Les fouilles récentes ont révélé qu'il n'en était rien : la ville se dota de véritables ports de guerre et de commerce seulement au début du II^e siècle ; ceux-ci, comme Chateaubriand l'avait bien vu, correspondent aux deux lagunes, circulaire et rectangulaire, qui marquent le site carthaginois. Quant au port archaïque, qui devait de toute façon se réduire à des installations plus légères, il n'a pas encore été identifié sur le terrain. Il est en tout cas surprenant de constater que Carthage construisait un port de guerre monumental, pouvant accueillir deux cent vingt navires – l'historien grec Appien l'a décrit avec admiration – seulement... après la deuxième guerre punique (218-201), alors qu'elle vient d'être écrasée par Scipion l'Africain à Zama et que le traité de paix octroyé par Rome ne lui permet pas de posséder plus de dix navires de guerre ! Décidément, le vieux Caton n'avait peut-être pas tort de se méfier.

... mais aussi une puissance agricole redoutable

En tout cas, il savait bien, lui, que les Carthaginois n'étaient pas seulement des marins et des négociants sillonnant les mers : en exhibant au sénat une figue fraîche venue, selon lui, tout droit de Carthage, il voulait prouver que la prospérité retrouvée après la défaite de Zama était une menace pour Rome. Et de répéter qu'« il fallait détruire Carthage ». De fait, les Carthaginois n'avaient pas négligé l'arrière-pays : ils dominaient une bonne partie de l'actuelle Tunisie et faisaient exploiter de riches terroirs agricoles comme le cap Bon et la vallée de la Medjerdah, l'antique Bagra. Cet intérêt pour l'agriculture était si réel que certains traités d'agronomie puniques étaient célèbres dans l'Antiquité. L'agronome le plus connu s'appelait Magon : on aimerait que ce soit le même qui commercialisait ses amphores avec des « étiquettes » en lettres grecques, mais il s'agit là encore d'un nom très commun et tout rapprochement serait audacieux, d'autant qu'on ne connaît pas les dates de l'agronome. En tout cas, après la chute de Carthage en 146, les vainqueurs firent traduire ses traités en latin et en grec : preuve de l'importance qu'ils lui attribuaient. Quelques citations éparses qui nous sont parvenues indiquent que Magon s'était penché sur les céréales, mais aussi sur l'huile et le vin – nous avons une belle recette pour produire du vin à base de raisins secs – ainsi que sur l'élevage des bœufs en particulier. On comprend ainsi que, dès 509, les Carthaginois n'aient pas eu envie de voir les Romains venir regarder de près leurs campagnes si fertiles !

La mer, la vigne, le soleil, mais il est aussi une face sombre de Carthage

Grâce à Flaubert qui, avec son tact habituel, parlait de « la grillade des moutards » – titre qu'il voulait donner à un chapitre de *Salammbô*, mais ce sera finalement « Moloch » – nous gardons une autre image de cette civilisation. Les sacrifices d'enfants, le *tophet* : voilà ce que nous retenons d'abord de la religion punique. James Février, spécialiste des religions et d'épigraphie sémitique, avait reconstitué le déroulement de ces rites en s'appuyant sur le témoignage de Diodore de Sicile (I^{er} siècle) : « C'est la nuit. Nuit qui sans doute n'est pas trop obscure, car nous sommes à Carthage, mais qui ajoute au mystère. La scène semble être éclairée seulement par le brasier allumé dans la fosse sacrée, le *tophet* : on en voit les reflets plutôt que la lueur. Mais la grande statue de bronze de Baal Hammon, dressée tout au bord de la fosse sacrée, vers laquelle elle tend les mains, rougeoit sous la flamme. Devant la statue, nous dit Plutarque, c'est-à-dire, si l'on donne à la préposition son sens exact, de l'autre côté du *tophet*, se tiennent les joueurs de flûte et de tambourin, qui font un vacarme assourdissant. Le père et la mère sont présents. Celle-ci ne doit, nous dit encore Plutarque, ni pleurer ni gémir. Ils remettent le bébé à un prêtre qui s'avance le long de la fosse, égorge l'enfant de façon « mystérieuse », c'est-à-dire probablement selon un rite

spécial, dont les spectateurs, derrière les officiants et les musiciens, discernent mal les détails. Puis il place la petite victime sur les mains étendues de la statue divine, d'où elle roule dans le brasier. Cependant la foule affolée par le bruit et par l'odeur de la chair brûlée oscille en cadence sur un rythme dément, qui se précipite sous les coups des tambourins. L'offrande de chaque nouvelle victime accroîtra cette frénésie collective. » Lorsque les archéologues découvrirent en 1921, tout près des ports, une aire dans laquelle étaient entassées, sur plusieurs strates, des urnes cinéraires contenant les ossements calcinés d'enfants nouveau-nés ou en bas âge ainsi que d'animaux, ils l'appelèrent *tophet*, d'après un mot emprunté à la Bible. Si ce type d'aire cultuelle se retrouve dans beaucoup de cités puniques d'Occident, était-ce vraiment un sanctuaire où l'on sacrifiait régulièrement de jeunes enfants ? La quasi-absence de tombes de très jeunes enfants dans les nécropoles puniques pourrait aussi laisser supposer que nous avons là un simple cimetière d'enfants mort-nés ou en très bas âge. La propagande grecque hostile à Carthage aurait fait le reste... et Flaubert définitivement convaincu les Modernes à la fois horrifiés et fascinés par ce rite horrible.

Si nous connaissons donc déjà beaucoup de choses sur Carthage, son empire et sa civilisation, les points d'interrogation, pour ne pas dire les mystères, ne manquent pas non plus, comme on vient de voir à propos du *tophet*. Les autorités tunisiennes veulent aujourd'hui relancer une grande campagne internationale de fouilles sur différents points de la capitale punique : on peut être certain que les travaux archéologiques à venir livreront encore une foule de données qui nous permettront de mieux appréhender les sept siècles de la Carthage punique.

Chronologie (toutes les dates s'entendent avant J.-C.)

814 Fondation de Carthage selon Timée de Taormina et les principales sources grecques et orientales.

770 Des colons grecs venus d'Eubée s'installent dans les îles Pithécousses (Ischia).

600 Fondation de Marseille par des Grecs venus de Phocée.

509 Fin de la royauté à Rome (Tarquin le Superbe est chassé). Premier traité entre Rome et Carthage.

480 Défaite carthaginoise à Himère en Sicile devant l'armée de Gélon de Syracuse.

310 Agathocle, tyran de Syracuse, débarque en Afrique et menace la ville de Carthage.

264-241 Première guerre punique. Elle éclate à propos de la Sicile. Rome domine désormais toute l'Italie centrale et la Grande Grèce. Le consul Régulus débarque en Afrique mais tombe aux mains de l'ennemi. Les Romains, après plusieurs défaites sur mer, remportent finalement la bataille navale des Iles Aegates et s'emparent de la Sicile.

241-238 Révolte des mercenaires qui constituent une grande partie des troupes puniques (cf. le *Salammbô* de G. Flaubert) : Rome en profite pour mettre la main sur la Sardaigne et la Corse.

218-201 Deuxième guerre punique ou « guerre d'Hannibal ». Celui-ci choisit la voie terrestre à partir de l'Espagne, Carthage n'ayant plus la maîtrise de la Méditerranée depuis la fin de la première guerre punique. Passage des Alpes. Victoires puniques retentissantes au lac Trasimène et à Cannes (Apulie). Le sort des armes se joue finalement en Afrique avec la victoire de Scipion l'Africain à Zama. Traité très dur imposé à Carthage.

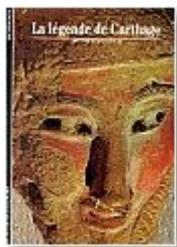
149-146 Troisième guerre punique : les Romains s'inquiètent de la prospérité retrouvée de Carthage qui est finalement détruite par Scipion Émilien après un siège d'une grande violence.

Jean-Paul Thuillier

Janvier 2001

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

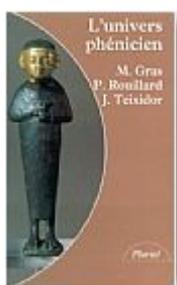
Bibliographie



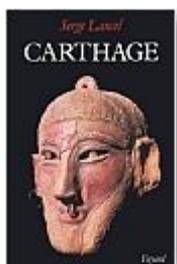
La Légende de Carthage
Azédine Beschaouch
Gallimard, Paris, 1993



Carthage ou l'empire de la mer
François Decret
Points Histoire
Le Seuil, Paris, 4e édition 1995



L'univers phénicien
Michel Gras, Pierre Rouillard, Xavier Teixidor
Pluriel
Hachette Littérature, Paris, 1995



Carthage
Serge Lancel
Fayard, Paris, 1992



La vie quotidienne à Carthage au temps d'Hannibal
Gilbert et Colette Charles-Picard
Hachette, Paris, 1982



Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique
Edouard Lipinski
Brépols, Paris, 1996



Carthage, sa naissance, sa grandeur
In Archéologie vivante, 1, 2, Paris, 1968-1969.